



1914. La reine Elisabeth dans les tranchées.

Philippe Labranche, échevin à Tintigny (Gaume), nous fait visiter l'un des cimetières militaires français de Rossignol, là où en quelques heures, le 22 août 1914, sont tombés des milliers de soldats français (lire pages 136 et 137).



“L’HORRIBLE GUERRE”

La dernière partie de ce supplément de Paris Match consacré à l’invasion de la Belgique en 1914 a été la plus difficile à écrire; elle sera peut-être aussi la plus difficile à lire. Trop de sang, trop de morts, trop de massacres. Cent ans après, que de drames oubliés, que de tragédies banalisées par des monuments du souvenir, certes très esthétiques, par des cimetières aux tombes ordonnées et peut-être même par nous, les médias, qui ne parviendront jamais à rendre compte de la véritable texture de la peur, de l’odeur des tripes éclatées par les obus et les baïonnettes, de ce que c’est que de vivre encore, de vivre malgré tout, quand partout la mort rôde, celle-ci apparaissant même comme une solution bien confortable pour en finir avec d’insupportables souffrances physiques et morales. Certains témoignages, comme celui que fit Camille Fivet en 1915, nous donnent cependant un aperçu des tragédies vécues par nos ancêtres. Ayant échappé de peu à la mort alors qu’il faisait partie d’un groupe de plusieurs dizaines de civils placés devant un peloton d’exécution, ce Dinantais a raconté: «A peine étions-nous arrivés devant le mur Bourdon qu’on a tiré sur nous; je suis tombé. Alexandre Bourdon était sur moi. Vers 21 heures, j’ai voulu me relever; aussitôt on a tiré dans ma direction, mais comme j’étais en-dessous de Bourdon, c’est lui qui a été touché. Je pus alors me rendre compte de tout ce qui se passait autour de moi. J’ai entendu un bébé qui pleurait et demandait à boire, c’était la petite Gilda Marchot, âgée de 2 ans; un Allemand s’est approché aussitôt et a mis le canon de son fusil dans la bouche de l’enfant et a tiré! Ecœuré, je me suis retourné d’un autre côté et j’ai vu un soldat qui portait quelque chose au bout de sa baïonnette; j’ai reconnu le corps de ma petite nièce, Mariette Fivet, qui avait trois semaines. Après avoir joué avec ce cadavre d’enfant, le soldat l’a déposé à terre et lui a mis le pied sur l’estomac pour retirer sa baïonnette... Le lendemain, j’ai enterré le corps de mon frère, de ma belle-sœur et de la petite

Mariette, âgée de 22 jours. J’ai constaté que les linges du bébé étaient tout déchirés à l’estomac et remplis de sang⁽¹⁾.» La plume s’immobilise. Les mots manquent. Que dire de tant d’horreur? Des milliers de civils ont été ainsi massacrés en Belgique et dans le nord de la France dans les premières semaines de cette triste guerre. Des villes et des villages ont été rasés. Les survivants témoignèrent, des livres firent état de leurs insoutenables récits dans les années ’20. Et puis ce fut l’oubli voire le déni. Jusqu’à ce que ce que, très récemment, des historiens étudient à nouveau cette criminalité de masse, l’objectivent et tentent de la décoder. On lira leurs réflexions en page 134 de ce supplément. Dans les derniers jours du mois d’août 1914, le sang coule aussi sur les champs de bataille, principalement dans le sud de la Belgique. Jamais jusqu’alors la guerre, ce monstre qui mange les hommes, n’avait été aussi affamé! Jamais la violence des combats, rendue possible par le mauvais génie créatif des fabricants d’armes, n’avait été telle! Par exemple, le docteur en histoire Michaël Bourlet nous rappelle dans un livre bien documenté que «le 22 août 1914 est devenu la journée la plus meurtrière de l’histoire de France: entre 20 000 et 30 000 soldats meurent au combat, principalement en Belgique⁽²⁾». En un seul jour! Mais il y eut aussi les jours d’avant et les jours d’après. On notera surtout la formulation: «entre 20000 et 30000», on n’est plus à dix mille près... Mais pourquoi dit-on encore «la Grande Guerre»? Pourquoi ne dit-on pas «l’Horrible Guerre»? ■

⁽¹⁾ Cité par Jean Schmitz et Norbert Nieuwland, «Documents pour servir l’histoire de l’invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg», G. Van Oest et Cie Editeurs, Bruxelles-Paris, 1922. A propos de la fusillade du mur Bourdon et des autres massacres perpétrés à Dinant, voir aussi les pages 130 à 133 de ce supplément.

⁽²⁾ Michaël Bourlet, «La Belgique et la Grande Guerre», Soteca, Paris, 2012.

LE « PARDON » D'ANDENNE

« Il ne suffit plus de blesser la chair, il faut aussi faire saigner les âmes ! » Dans un livre qu'il publie à Paris en 1915, préfacé par le ministre de la Justice en exil, Henri Carton de Wiart, l'écrivain Pierre Nothomb ne trouve de mots assez forts pour raconter la sanglante odyssée des « Barbares en Belgique »⁽¹⁾. Son ouvrage n'est pas consacré à l'histoire du Moyen Âge ou à l'époque antique, mais bien à des faits qui se sont passés quelques mois à peine avant qu'il soit publié. Sidéré par la violence inouïe de l'invasion allemande, il évoque notamment les crimes commis à Andenne et à Seilles, où 260 personnes ont été massacrées.

Pierre Nothomb écrit : « Après deux

jours d'une occupation relativement pacifique, le jeudi 20 août, à six heures du soir, une vive fusillade éclata, de divers côtés à la fois (NDLR : en réalité à Seilles, où une quarantaine de personnes ont été massacrées) et une douzaine de maisons entre la Meuse et la gare se mirent à flamber. Les habitants, réfugiés dans leurs caves, et qui avaient cru d'abord à une arrivée des alliés sur la ville, virent bientôt que la fusillade était dirigée contre eux. Ceux qui allèrent à leur seuil pour voir ce qui se passait furent tués (...). De véritables feux de salve furent dirigés vers les fenêtres et les soupiraux. Nuit lugubre ! On entendait les soldats hurler dans les rues, briser les vitrines et enlever ce qui restait

des étalages (NDLR : une dizaine de groupes d'Allemands visitent toutes les maisons et tuent des civils sans sommation ; certaines victimes sont aussi rassemblées pour des exécutions collectives, comme celle de quinze personnes près de l'ancienne usine Losson). Entre minuit et une heure le canon donna. Vers quatre heures du matin, un groupe de cavaliers galopa sur la chaussée en criant : « Habitants d'Andenne ! Sortez, les Français arrivent à votre secours ! » Les quelques malheureux qui se laissèrent prendre à cet appel furent abattus.

» Dès cinq heures, la troupe entra dans les maisons et chassa les habitants en masse vers la place des Tilleuls. Ils durent y aller les mains en l'air, tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, valides ou

Ici, en bord de Meuse, des civils andennais furent tués par les Allemands. L'endroit que nous montre Yves Sorée (page de droite) fut rebaptisé « quai des Fusillés » lors des commémorations du 50^e anniversaire de ces événements tragiques en août 1964.



malades (NDLR : 800 otages sont ainsi rassemblés : hommes et femmes sont séparés en deux groupes distincts). A la place des Tilleuls attendait Scheunemann (NDLR : un colonel du 28^e bataillon des pionniers allemand). Ce reître eut un ricardement. Il appela ses officiers et, devant la foule des condamnés, on délibéra. Il fallait les punir, mais la tâche paraissait malaisée : ils étaient trop. Il fut question de les mitrailler en masse, puis de les fusiller méthodiquement, trois par trois ou quatre par quatre. Quatre hommes, l'un porteur d'une douille, l'autre muni d'une clef, le troisième blessé au doigt, le quatrième dont le visage grimaçait un peu, furent notamment choisis sur ces indices pour faire partie du groupe des fusillés. Enfin une décision fut prise. On divisa les prisonniers arbitrairement, en plusieurs colonnes ; les uns furent conduits au bord de la Meuse, près de l'abattoir, et exécutés dix par dix, en bon ordre. Les autres furent enfermés comme otages dans quelques maisons (NDLR : situées rue du Pont).

» Après quarante-huit heures, la tuerie fut arrêtée. On infligea aux survivants, pour couronner leurs épreuves, un banquet qui fut baptisé le « Pardon d'Andenne » (NDLR : cette « fête » eut lieu le 28 août) Officiers et soldats l'organisèrent sur la Grand'Place, forcèrent les autorités locales qui restaient à y prendre part et, au milieu des décombres où s'enfonçaient, pour ne point entendre, les veuves et les orphelins de leurs victimes, entrecoupèrent leur insultante fête de « hoch » (NDLR : « vivats » en allemand) pour l'Empereur

et d'hymnes à la réconciliation. On ne peut rêver plus tragique raffinement. Il ne suffit plus de blesser la chair, il faut aussi faire saigner les âmes ! »⁽¹⁾

A l'approche du centenaire des massacres, c'est Yves Sorée qui nous conduit, en bord de Meuse, à l'endroit précis où les Allemands fusillèrent plusieurs dizaines d'Andennais. Cet ex-échevin de la culture est bien plus qu'un passionné d'histoire, c'est un passeur de mémoire. A son initiative et grâce au travail de titan qu'il réalise au jour le jour



depuis des années, la ville d'Andenne a pu mettre en ligne un site extraordinaire dédié à l'histoire locale : parmi bien d'autres thématiques, www.bibliotheca-andana.be consacre des rubriques extrêmement bien documentées aux martyrs civils d'août 1914. « Quand les Allemands commirent leurs atrocités, ce lieu était appelé quai Pastor. En août 1964, lors des commémorations du 50^e anniversaire des massacres, il a été rebaptisé « quai des Fusillés » », nous explique notre guide. « Le décompte des victimes qui reposent ici, soit quelques cent personnes, n'a jamais pu être réalisé de manière précise. Après les exécutions, les corps furent enterrés à la hâte dans deux fosses communes. On y a aussi déposé les corps de victimes exécutées ailleurs dans la ville. De plus, beaucoup de corps étaient méconnaissables comme en témoigna le doyen Louis Cartiaux qui, après la tragédie, vint sur le quai pour bénir les morts : « Reconnaître les corps n'était pas chose aisée, même de près : certains avaient la figure enflée, blessée, congestionnée, souillée ; d'autres n'avaient pas la tête intacte par les mutilations qu'y avaient faites les coups de hache et les coups de crosse : parties de tête enlevée, crâne fendus... Ce qui montre la rage avec laquelle les bourreaux achevèrent leurs victimes » »⁽²⁾

Pendant de nombreuses années encore après ce drame s'est posée la question des disparus, avec tous les écueils administratifs que cela suppose. Des Andennais que l'on avait cru morts étaient en réalité prisonniers. Certains d'entre eux ont été détenus pendant plusieurs semaines à La Chartreuse à Liège et ont réapparu plus tard. D'autres disparus le sont restés de manière définitive. En 1920, des familles d'Andenne ont d'ailleurs demandé que les corps reposant dans les fosses communes soient exhumés afin de permettre d'éventuelles identifications, mais les autorités locales ont refusé pour diverses raisons et des familles sont restées des dizaines d'années dans l'incertitude. A tel point que, dans les années '50 encore et suite à des jugements du tribunal, l'administration communale dressait des actes pour constater officiellement le décès de victimes des atrocités de 1914 ! ■

⁽¹⁾ Pierre Nothomb « Les Barbares en Belgique », Perrin, Paris, 1915.

⁽²⁾ Déposition du doyen Louis Cartiaux, Fonds Schmitz et Nieuwland, A.E.N.